

Relativisme et universalisme en philosophie ¹

Pensée et action humaines

« Les idées mènent le monde », comme le veut le lieu commun. On notera que ce n'est pas le cas de tous les mondes. Le monde des pierres n'est pas mené par les idées, parce que les pierres (d'après ce qu'on peut voir) n'ont pas d'idées et qu'en conséquence le comportement des pierres n'est pas affecté par les idées éventuelles que telle pierre, ou tel groupe de pierres, pourrait avoir.

En revanche, le lieu commun « les idées mènent le monde » est valide sans aucun doute pour le monde humain, parce que les humains ont des idées et que leurs idées affectent leurs désirs et leurs actions. C'est vrai des opinions les plus banales et des opinions les plus élevées ; c'est vrai des sociétés et des individus. Ainsi, parce que tel homme croit qu'il n'y a pas de porte de sortie de sa prison, il consacre son temps et son énergie à rendre sa cellule habitable. Si au contraire il était d'avis qu'il y avait moyen de quitter sa prison, il chercherait la porte et, l'ayant trouvée, il chercherait à sortir, oubliant la geôle dans laquelle il se trouve pour consacrer son temps et ses énergies à autre chose que l'habitabilité de sa cellule.

Ce qui est vrai des individus est vrai aussi des groupes d'individus, et donc des sociétés. L'histoire montre que les opinions au sujet de la liberté, de sa possibilité, de sa bonté, que les opinions au sujet des sortes de libertés, de leur hiérarchie et de leur

1. Ce texte a été fait à la demande d'un organisme gouvernemental qui a jugé bon de ne pas en tenir compte. On pourra chercher à savoir pourquoi on l'a demandé et pourquoi on l'a oublié en lisant avec attention.

naturalité, que ces opinions ont déterminé le cours des événements, l'action des chefs politiques et l'adhésion des peuples. Entre mille et mille illustrations de notre lieu commun, on peut rappeler les mots de Lincoln à Gettysburgh. Sur ce champ de bataille terrible, le président américain cherchait à expliquer à lui-même et à ses concitoyens ce que les États-Unis avaient été, pourquoi les Américains s'entretuaient pendant leur terrible guerre de Sécession et ce que l'avenir leur réservait. « Il y a quatre-vingt-sept ans, nos pères ont fait naître sur ce continent une nouvelle nation, conçue dans la liberté et consacrée à la proposition que tous les hommes sont créés égaux. Et maintenant nous sommes engagés en une grande guerre civile, qui met à l'épreuve si cette nation, ou n'importe quelle nation, ainsi conçue et ainsi consacrée, peut durer encore longtemps. » En somme, dit Lincoln, l'idée de la liberté et de l'égalité humaines est le fondement conceptuel de la réalité politique des États-Unis, et cette idée peut disparaître comme base philosophique de l'économie, de la vie quotidienne et des institutions, pour être remplacée par autre chose, par ce qui a fondé les nations qui ont précédé: si les idées fondent les nations, ces idées peuvent disparaître, et les nations qu'elles ont fondées peuvent disparaître aussi ou être transformées de fond en comble; si telle idée a fait *avancer les choses*, la perte de cette même idée peut préparer un rétablissement *de ce qui fut*; si les idées peuvent causer ou cautionner des révolutions, d'autres idées peuvent causer ou cautionner des contrerévolutions.

Comme, sur le plan des idées, on peut passer ainsi de l'individuel au social, on comprend que ce qui

est vrai des idées banales est vrai aussi des idées plus fondamentales, et vice-versa. Car il y a des idées plus fondamentales les unes que les autres, et ce n'est pas seulement le monde politique, et les actions politiques, qui est affecté par des idées lourdes de conséquences au point de définir un monde, une époque ou une civilisation. L'opinion de monsieur X ou madame Y sur la chiropratique influencera sa décision de consulter ou non tel chiropraticien et le prix qu'il ou elle paiera et les avis qu'il ou elle donnera à ceux qui l'entourent. Voilà pour un complexe idée/action bien individuel. Mais il y a derrière cette opinion circonstanciée, d'autres opinions plus générales ou universelles, des idées qu'on peut appeler philosophiques : des idées au sujet de la médecine contemporaine et de la médecine *douce*, au sujet du rapport de l'être humain à la nature, au sujet de la capacité humaine à connaître le monde et à le dominer. Sans jamais avoir réfléchi à la manière des philosophes sur ces opinions qu'on fait remonter aux grands penseurs, monsieur X et madame Y sont philosophes en ce sens que les opinions philosophiques colorent leurs opinions les plus personnelles, les plus anodines, les plus quotidiennes.

Mais le jeu entre les opinions et l'action est plus important encore et plus complexe. Car il ne faut pas s'imaginer que tout va sans plus des idées vers les faits, comme un fleuve qui coule toujours d'amont en aval : les faits, c'est-à-dire la pratique du monde, affectent les opinions des hommes et des femmes. Pour reprendre l'exemple initial de la personne enfermée dans une prison, l'expérience de sa cellule, les tours répétés qu'elle en a faits, les bleus qu'elle s'est donnés lorsque, frustrée, elle se heurtait à ses murs, tout cela

ne peut manquer d'affecter l'idée qu'elle se fait de sa situation et surtout celle qu'elle se fait de la possibilité de s'échapper de ce lieu précis. Or le passage de son expérience bien individuelle se fera non seulement vers ses opinions au sujet de sa situation particulière, mais encore vers sa *philosophie de vie*. Car, c'est inévitable, les opinions qui concernent sa personne et la situation qui est la sienne joueront sur les opinions qu'elle se formera au sujet de questions aussi peu pratiques et aussi générales ou métaphysiques que Dieu (comment se fait-il qu'Il me laisse dans cette prison, ou même qu'Il ait permis que je m'y trouve ?), l'histoire du monde (suis-je la seule à être en prison, ou est-ce une condition générale qui existe depuis toujours, ou encore est-ce quelque chose qui se passe depuis peu pour des personnes d'un type donné, quelque chose qu'on peut changer ensemble ?) et la structure de l'univers (est-il conforme à la nature des choses que les personnes humaines soient séparées les unes des autres et hiérarchisées, comme, disons, les espèces animales ou les parties du monde le sont ?). Ceci est donc incontournable : si les opinions particulières affectent les actions de ce particulier et que les opinions sociales influencent les comportements des membres de différentes sociétés, l'expérience particulière de l'un et l'expérience collective des autres infléchiront ce qui est pensé par l'un et les autres. De plus, les opinions plus universelles ont beau influencer les opinions plus circonstanciées, le contraire est vrai aussi : du fait même qu'elles agissent de haut en bas, le bas des opinions précises affecte par rétroaction le haut des opinions générales. En somme, le jeu entre opinion et action, universelle et particulière, est un va-et-vient,

et non une déduction de haut en bas ou une induction de bas en haut. Or cette complexité est plus grande encore pour une autre raison qu'il reste à saisir.

Car, malgré le fait que mes opinions, ou nos opinions, sont d'abord en relation avec les événements de l'expérience, les opinions qui habitent la tête de tel être humain et l'imaginaire collectif de tel groupe d'êtres humains, ces opinions ne sont pas seulement le fruit d'une expérience et d'une pratique du monde : les opinions sont d'abord et avant tout transmises et donc reçues. En somme, l'expérience la plus élémentaire du monde montre que l'expérience des êtres humains que nous sommes est souvent – non, elle est toujours – colorée par des idées reçues. *Préjugé* est le mot péjoratif pour nommer ces idées, *tradition* ou *sagesse des ancêtres* sont des titres plus respectables. Que les opinions des individus et d'abord leur expérience sont affectées par des préjugés, ou la tradition, est peut-être un mal, mais c'est un fait inévitable, à la fois sur le plan humain et sur le plan social. On peut toujours imaginer un être humain qui ne devrait rien à des opinions reçues, mais cet être humain sans liens humains, fiction à peine concevable, n'aurait à peu près rien d'humain, et d'abord il n'aurait pas le langage. Ce n'est pas un hasard si les Grecs ont défini l'être humain par le *logos*: l'*anthrôpos*, ou l'animal humain, est un animal différent des autres animaux, parce qu'il est logique, et il est logique parce qu'il a la raison (*logos*) sans doute, mais il a la raison parce qu'il a une langue qui rend possible une langue (*logos*). Plus essentiel aux humains que le feu et le bâton, quand on y pense, cet instrument humain par excellence, les mots, la langue maternelle ou la langue de sa patrie

d'adoption, le langage donc comporte toujours des opinions qui y sont imbriquées. En recevant des autres, ou en donnant aux autres, des mots comme *pomme* et *loup* et *nous* et *eux*, chaque fois on acquiert, ou l'on transmet, des opinions au sujet de la pomme, du loup, de nous et d'eux. Par exemple, on laisse entendre que la *pomme* est bonne à manger (ou qu'elle fut l'occasion du premier péché) et que le *loup* est dangereux (ou qu'il faut être un loup pour survivre) ; on dit à demi mot que *nous* faisons bien et qu'*eux* sont méchants, ou tout au contraire que *nous* sommes faibles et malheureux, nés pour un petit pain, et qu'*eux* sont forts et admirables, qu'ils sont des *winners*, disons-nous, parce que nous n'avons pas de mot de chez nous pour dire le concept de la réussite. Or, si les idées reçues sont inévitables, il est inévitable aussi que les idées reçues aient une histoire. Découvrir cette histoire est souvent éclairant. En tout cas, c'est toujours dérangeant, comme le rappelle, dit-on un peu partout, Lord Acton : « Peu de découvertes sont plus irritantes que celles qui révèlent la paternité des idées. »

Or une des idées les plus importantes, ou plutôt un des couples d'idées les plus influentes est celui du relativisme et de l'universalisme. Le débat entre l'universalisme et le relativisme est un débat au sujet des idées et de leur pouvoir ; ces deux idées sont donc des idées au carré : des idées au sujet de la possibilité d'avoir des idées et au sujet des effets incontournables qu'ont les idées sur la vie humaine. Le débat entre le relativisme et l'universalisme est un débat vieux comme le monde, comme on dit, ce qui veut dire qu'il est tout à

fait contemporain²; ceci est sûr, c'est un débat aussi vieux que le monde des idées.

Face à face entre le relativisme et l'universalisme

Car il faut comprendre que le relativisme et l'universalisme renvoient l'un à l'autre, au point de ne pas pouvoir être pensés l'un sans l'autre : comme tous les contraires, ils sont des termes corrélatifs. Si on ne peut penser l'immortalité sans penser la mortalité, la domination sans la libération, ou le noir sans le blanc, il faut que l'universalisme corresponde, au moins au niveau du concept, au relativisme. Ce qui conduit au paradoxe que l'universalisme est, en un sens, relatif au relativisme, ou que le relativisme est une position universaliste. Cette correspondance paradoxale n'est pas plus une réfutation de l'universalisme qu'une critique du relativisme. La coprésence incontournable, parce que générale et continuelle, des deux opinions sur la vérité éventuelle accessible à l'être humain est une preuve que le relativisme et l'universalisme dépendent l'un de l'autre ; elle annonce que les paradoxes les plus étonnants sortiront de l'une et l'autre positions. Il s'agira ici d'examiner ces deux principes, et d'abord que l'universalisme et le relativisme se nourrissent l'un l'autre.

La correspondance historique continue entre l'un et l'autre indique qu'elle n'est pas accidentelle. Un peu de réflexion d'ailleurs permet de comprendre pourquoi.

2. http://sisyphe.org/article.php3?id_article=2926. – Les préoccupations de Micheline Carrier, ainsi que quelques-unes de ses adversaires, trouveront un écho dans la dernière section de ce texte, « Rhétoriques opposées et inversées ».

La recherche de principes universels, valides pour tous les humains, ne peut naître que de la découverte que les êtres humains pensent des choses bien différentes et agissent de façon bien différente. Or cette constatation a dû venir assez tôt aux hommes et aux femmes ; tout évidente qu'elle est aujourd'hui, toute brûlante d'actualité qu'elle est aujourd'hui, elle est accessible depuis toujours. On peut voir, par exemple, que la première épopée de l'Occident raconte l'affrontement entre deux peuples, les Achéens et les Troyens, qui sont différents au point de juger tous les événements de façon opposée ; ou encore, on peut remarquer que la première œuvre historique de l'Occident, l'*Enquête (historiè, en grec)* d'Hérodote, recense pendant plus du tiers de sa longueur, les différentes opinions et les différentes mœurs qui règnent chez les peuples connus (et inconnus) des Grecs. Voilà pourquoi Héraclite, un des premiers philosophes de l'Occident, a pu écrire : « Pour les gens éveillés, il n'existe qu'un monde, qui est commun, alors que, dans le sommeil, chacun se détourne vers un monde qui lui est propre³. » Aussi naturel que l'état de veille et l'état de sommeil, il y a la multiplicité des codes qui cache la communauté du monde. Ou encore l'unité du monde nu disparaît sous des voiles particuliers et divers qui sont ainsi des phénomènes évidents, voire des phénomènes premiers.

Pourtant, à vrai dire, constater la diversité des codes et des ensembles d'opinions peut rester assez longtemps sans conséquence : tel peuple a ses dieux, tel autre peuple a ses dieux, et voilà ; tel peuple enterre

3. Héraclite, fragm. 117.

ses morts, tel autre les laisse manger par les animaux, tel peuple mange le corps des ancêtres, tel autre les brûle⁴, et on peut le reconnaître sans s'étonner; tel peuple a un caractère national lent, pondéré et conservateur, tel autre un caractère innovateur, irréfléchi et vif⁵, et on peut en rester à une irritation de surface. Car on peut imaginer ces différences comme des forces naturelles qui s'opposent, mais qui se complètent: les contraires sont nécessaires pour que le Tout puisse exister, et il y a différents codes comme il y a de l'eau et de la terre et de l'air et du feu. Mais à un moment donné, à force de rencontrer ces différences, à force de remarquer que le monde physique suit des règles constantes qui rendent possibles, entre autres, la technique, l'accumulation du savoir et même tout bêtement la conversation au sujet des choses les plus simples, la tentative de trouver des règles universelles devient un besoin⁶. C'est alors qu'on peut prétendre comme le fait Héraclite qu'en plus des mondes différents qui existent dans la tête des gens, il y a un monde commun qui est accessible à ceux qui réfléchissent. «Ceux qui parlent de façon réfléchie doivent nécessairement s'appuyer sur ce qui est commun à tous, tout comme une cité s'appuie sur sa loi, et le fait plus fermement. Car toutes les lois humaines sont nourries par une unique loi divine. Celle-ci domine comme elle l'entend; elle subvient à toutes les lois humaines, et elle l'emporte sur toutes⁷.»

4. Hérodote, *Enquête* III.38.

5. Thucydide, *Guerre du Péloponnèse* I.69-70.

6. Aristote, *Métaphysique* 980b25-981a12.

7. Héraclite, fragm 118.

À un moment donné donc, la conscience de la diversité devient la prise de conscience qu'une communauté non seulement peut exister, mais qu'elle est importante et qu'elle peut être l'objet d'un effort humain qui s'appelle penser : la quête d'une vérité universelle sur le monde et sur le monde des humains est devenue une possibilité consciente et donc, pour certains, une nécessité de la conscience. Le nom de cette nécessité, née de la conscience de ce qui est contingent, est *philosophie*.

Inversement, le relativisme soutenu, le relativisme conscient de soi est nourri par l'universalisme. Car, rappelons-le, que des humains agissent de telle façon plutôt que de telle autre ne devrait pas causer de problème, du moins en principe : les singes sont différents des vaches, et les uns n'ont pas les mœurs des autres. Mais les humains n'ont pas tendance à penser ainsi : ils pensent que leurs façons de faire sont les meilleures, et en fin de compte qu'elles sont les seules qui sont tout à fait humaines. Tôt ou tard, les humains de différents endroits se parlent, et font des affaires ensemble, et donc doivent se comporter selon des règles communes. Voilà, encore une fois comment naît la réflexion universelle sur la justice humaine. Mais cette réflexion ne peut pas continuer longtemps sans donner des résultats. Le pluriel du mot *résultats* est important : la réflexion conduit à divers universalismes. Et plus les universalismes se présentent ouvertement, plus ils sont bardés d'arguments, plus ils causent un problème à quelqu'un qui pense : s'il n'y avait qu'un Platon qui présentait une idée de ce qui serait la meilleure vie et qui en défendait les articulations et les

présuppositions, il y aurait moins de problème pour quelqu'un qui aime bien penser un peu, mais pas trop ; mais après Platon, vient Machiavel et après Machiavel vient Rousseau, et chacun de ces maîtres à penser à des disciples qui se disputent sur la place publique, ce qui force même les plus paresseux à se demander ce qui se passe et qui invite les mêmes à conclure que l'aventure intellectuelle est vaine. Elle est forte la tentation de conclure que les universalismes sont des illusions, comme le suggère le s qu'on est bien obligé de mettre au bout du mot.

On trouvera peut-être un exemple éclairant de cette situation dans le personnage de Socrate, le père de la philosophie classique, le philosophe en soi aux yeux de tout un chacun, le modèle des philosophes partout et toujours. Même ceux qui n'ont jamais ouvert un livre de philosophie connaissent le philosophe qui a préféré mourir plutôt que de cesser de penser en liberté, celui qui proclamait pour unique vérité qu'il savait qu'il ne savait pas grand-chose. Dans l'*Apologie de Socrate*, Platon, son disciple le plus célèbre, lui fait dire : « Quand le dieu Apollon parle de Socrate, il apparaît se servir de mon nom afin de me donner en exemple, comme s'il voulait dire : "Celui d'entre vous, humains, est le plus sage qui, comme Socrate, a compris qu'en vérité il ne vaut rien quant à la sagesse⁸." ». Et pourtant Socrate, qui ne sait pas, est le modèle de tous les philosophes qui ont prétendu découvrir les principes universels du comportement humain. Il y a là une sorte de contradiction originelle.

8. Platon, *Apologie de Socrate* 23b.

Il faut donc revenir sur ces opinions englobantes que sont le relativisme et l'universalisme pour mieux comprendre comment elles s'influencent l'une l'autre, comment elles naissent et renaissent, et enfin comment elles se confrontent sur la place publique.

Il y a eu des universalismes

Que veut-on dire quand on emploie le terme *universalisme*? Bien des choses sans doute, et à bien des niveaux. Mais pour les fins de cette analyse, on se servira d'une définition du dictionnaire. Est universaliste une doctrine qui s'adresse à tous les humains sans distinction de race ou de peuple; et, pour aller sans doute au fondement, l'universalisme est une doctrine qui considère la réalité comme un tout unique, dont dépendent les individus. Un universalisme est, si on le veut, un catholicisme, puisqu'en grec, l'universalisme se dirait *kath holou*, soit *d'après le Tout*: l'universalisme prétend s'adresser à tous les humains parce qu'il prétend saisir le Tout unique dans lequel tous les humains vivent.

Paradoxalement, et comme on l'a déjà indiqué, il y a eu, et il y a encore aujourd'hui des universalismes, et pis encore des universalismes qui s'affrontent. En tout cas, ceci est sûr: l'universalisme a bien des noms. Il peut s'appeler, par exemple, «mondialisme» (les règles sont considérées applicables à l'échelle du monde entier), ou «aristotélisme» (selon la doctrine d'un philosophe ancien, Aristote, qui présentait une doctrine cohérente, populaire, et reprise par différents régimes politiques), ou «humanisme» (les êtres humains étant considérés comme semblables, l'éthique comporte au moins quelques règles qui s'appliquent à

tous les humains), ou « dogmatisme » (les positions sont alors perçues comme des dogmes imposés ou acceptés sans réflexion), ou encore « droit naturel » (les règles du comportement humain trouvent leur fondement dans la nature).

Quelques exemples.

Mais il serait utile d'examiner quelques exemples typiques de l'universalisme dans l'espoir de comprendre comment encore aujourd'hui l'universalisme affecte les hommes et les femmes que nous sommes. Et à tout seigneur, tout honneur, il faut commencer par un exemple de la philosophie classique grecque.

Dans son traité des *Lois*, Platon présente une discussion entre trois vieux mâles qui se parlent de l'établissement d'une cité et surtout de la législation qui la structurerait. Or l'Étranger d'Athènes, qui mène les échanges, propose que les lois d'une cité soient précédées de préambules qui les fondent pour les citoyens. Ainsi on fera des lois, par exemple, sur le mariage, sur le partage de la propriété, sur la distribution du pouvoir ; mais on s'efforcera chaque fois de montrer comment tout cela dépend non pas de la volonté des citoyens, ni même de celles des législateurs, mais d'une nécessité qui dépasse les êtres humains. Les lois paraîtront alors générales et stables *parce qu'elles* sont pour ainsi dire des dérivations de ce qui est partout et toujours.

Il y a sans doute un paradoxe au cœur de l'entreprise proposée par Platon, puisque les lois qui sont proposées sont celles d'une cité donnée, d'une cité qui est différente de toutes celles qui l'entourent et avec lesquelles elle entre en compétition économique et au

pis en guerre. Il y a donc une sorte de disproportion entre la noblesse et la généralité des lois en raison de leur fondement, qu'on présente dans leur préambule, et leur particularité en raison de la cité précise qu'elles structurent ; pour le dire autrement, en parlant du Tout quand il s'agit de justifier les lois, il faut tenir compte de la géographie précise de cette cité-ci. Il n'en reste pas moins que l'horizon de la législation particulière est l'univers et donc l'universel. Voilà pourquoi d'ailleurs une des institutions essentielles de la cité qu'on imagine est un Conseil nocturne, où certains citoyens plus expérimentés ou mieux éduqués ou plus intransigeants examinent les lois à la lumière de ce que l'expérience et la réflexion peuvent découvrir : les lois de cette cité précise sont mesurées par la vérité des choses, ce qui implique qu'on peut améliorer la législation à mesure qu'on comprend mieux cette vérité. Ce qui est supposé, ou plutôt ce qu'on croit comprendre, c'est que l'être humain est fait pour être aussi complet que possible, qu'il a une fin naturelle et que la législation vise à faire, avec les hommes et les femmes de la cité, des humains à leur meilleur, et donc des êtres humains qui sont ce qu'ils doivent être. En fin de compte, la législation fondée sur une connaissance du monde se définit par des devoirs à accomplir, par une fin à atteindre, par une complétude qui n'est pas garantie par la nature. Voilà donc ce qu'on vise au mieux. Or ce meilleur est sujet à une amélioration constante parce que la compréhension du monde est sujet à une amélioration constante. Mais comme les moyens humains sont limités et parce que la vie politique exige un minimum de stabilité, le

conservatisme législatif est la règle pratique de la vie des citoyens.

Quand on passe à une deuxième figure de l'universalisme, ces limites n'existent plus : on dépasse les purs moyens humains et l'on atteint à la condition divine ; on tient peu compte de ce qui se passe dans le temps parce qu'on garde les yeux fixés sur ce qui dépasse le temps. Car à un moment donné dans l'histoire de l'humanité apparaissent des religions universalistes. Et à ce moment, les devoirs humains demeurent, et l'universalisme avec eux, mais la prétention d'avoir atteint le fond des choses se renforce. Le christianisme et l'islam, par exemple, n'ont pas seulement comme caractéristiques communes d'être des monothéismes ; en raison des monothéismes qu'ils sont, ils sont encore des religions qui s'adressent en principe à tous les êtres humains. De plus, ils transforment la quête toujours à reprendre du fond des choses (la philosophie ou la recherche de la sagesse) en une assurance de l'avoir découvert (la foi ou la fidélité au message divin définitif). Enfin, cela veut dire que les religions, comme le christianisme et l'islam, sont apostoliques en ce sens qu'elles impliquent que les autres religions ne peuvent pas être vraies et que c'est un devoir religieux d'étendre le règne de Dieu et le pouvoir de sa révélation. Car Dieu, quel que soit son nom, ne fait pas que se présenter aux humains : Il leur propose une façon de vivre. Cela peut s'appeler les Dix commandements ou la charia, et cela peut entrer dans les détails de la vie ou n'être qu'un commandement général d'amour des humains ou de respect de Dieu ; mais tôt ou tard, une ligne de conduite est proposée

aux fidèles, et à travers eux à tous les hommes et toutes les femmes de la Terre.

On comprend tout de suite que même si les théologiens, ou ulémas, ou saints, peuvent tenter de fonder la législation divine dans la nature (car Dieu est en principe la cause non seulement des règles, mais encore de la nature et de l'existence de chaque individu), l'universalité des lois naît d'abord et avant tout de la grandeur de Dieu et de sa révélation. Pour les chrétiens, la figure typique de cette façon de penser est celle de Thomas d'Aquin. Mais l'important est de comprendre que Thomas d'Aquin n'est qu'un exemple d'un type humain qui propose à temps et à contretemps la vérité universelle d'une religion universelle : il y a eu bien des Thomas d'Aquin, et en un sens tout homme de foi est un *thomiste*. Thomas d'Aquin a beau avoir vécu au Moyen-Âge, la façon de penser dont il est la figure est tout à fait contemporaine, car elle demeure comme possibilité de penser et de parler et donc de vivre et de faire vivre. Bien mieux, on peut deviner que des Thomas d'Aquin sont apparus et apparaîtront dans des civilisations sans lien historique avec l'Occident.

Mais encore une fois, l'universalisme, cette fois dans sa figure religieuse, est grevé par des difficultés. La forme la plus brutale de ces difficultés est la guerre religieuse : quel que soit le fondement psychologique ou biologique ou économique de la guerre, elle augmente sa violence quand elle est animée par une urgence religieuse parce que les religions universalistes rencontrent devant elles d'autres religions, et souvent d'autres religions universalistes, qui résistent à leurs prétentions. Or cet affrontement peut durcir la

résolution des uns et des autres ; en revanche, elle provoque la prise de conscience que l'universalisme religieux apparaît d'abord sur un fond de diversité qui exige qu'on en rende compte : si je veux convertir mon frère ennemi, celui qui fut créé comme moi par un seul et même Dieu, si c'est mon devoir de le rejoindre, mais que ce devoir urgent peut aller jusqu'à la décision de le mettre à mort, il y a un problème. C'est même cette expérience douloureuse qui a nourri en Occident du moins une nouvelle figure, typiquement moderne, de l'universalisme : les droits de la personne. Or on ne saisit pas cette expression si familière à moins de comprendre que la personne dont il est question n'est pas Dieu tout personnel qu'il puisse être, mais l'être humain, et que la personne humaine a des droits sans que Dieu n'ait quoi que ce soit à dire sur la question, et même qu'elle a des droits parce que Dieu n'a plus rien à dire.

Les droits de l'homme, ou plutôt les droits de la personne, sont une figure modeste de l'universalisme ; plus exactement, la doctrine des droits de la personne est modeste de deux façons. D'abord, parce que comme on l'a dit, ces droits reposent sur ce que les hommes peuvent comprendre eux-mêmes d'emblée sans prétendre l'avoir appris d'un Dieu qui les aime en particulier et qui leur a révélé la vérité. Les droits de l'homme reposent donc sur la nature et la raison humaines : on est ainsi revenu en arrière pour ainsi dire, et l'on a retrouvé à la position qui précédait celle des religions universalistes ; mais on *retrouve* autre chose, et donc en vérité on *trouve* une nature simplifiée et une raison moins ambitieuse que celles d'autrefois, celles de l'Antiquité. En un sens donc, en remontant

vers les Grecs, la modernité est en rupture avec l'Antiquité parce qu'elle monte plus haut dans le temps et atteint ceux et celles qui existent avant les Grecs et les Romains : les droits de la personne sont les droits qui appartiennent à tous les hommes et à toutes les femmes, et donc aux plus *primitifs* d'entre eux. Ce sont des droits de vie et de survie plutôt que des lois nécessaires pour atteindre le plein développement humain. Et voilà la seconde modestie des droits de l'homme. Ce dont la personne a besoin et ce dont les besoins de la personne témoignent, voilà le fondement des droits. Les devoirs ont disparu et les droits sont apparus parce que les besoins des individus, mais les besoins de *tous* les individus quels qu'ils soient, sont devenus les fondements de la pensée qui porte sur la vie humaine.

Sans doute, les droits de la personne, du fait qu'ils sont perçus comme universels, sont en compétition ou entrent en conflit avec les autres universalismes, et surtout les universalismes religieux. Ce qui veut dire que tout modestes qu'ils soient, les droits de l'homme se dressent contre des adversaires redoutables. Mais il y a une solution tout à fait moderne qui assure aux droits de la personne un argument de faveur contre ses adversaires. Il s'agit simplement de reconnaître que chaque personne a le droit à sa religion (ou à son athéisme) et à la figure d'accomplissement qu'elle veut bien chercher (ou à la simplicité, voire la bêtise qu'elle veut bien accepter pour elle-même). Cela donnera, d'abord, l'article deux de la *Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen*, celle de 1789 : «Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles

de l'Homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression.» Mais cela donnera aussi les articles dix et onze : « Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la Loi.» Et : « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'Homme : tout Citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la Loi. » On notera que les articles dix et onze sont soumis au principe énoncé dans l'article deux. Pour ceux qui chercheraient une figure typique de cette façon de solutionner les problèmes politiques et philosophiques, on pourrait proposer le cas de Rousseau. Car ce n'est pas un hasard si les révolutionnaires français, qui ont créé la charte des droits de l'homme et du citoyen, étaient des rousseauistes : du même souffle qui a dit ces droits, ils ont nommé Jean-Jacques Rousseau père de la révolution.

Or ledit père de la révolution comprenait les événements de la cité non pas à partir d'une révélation qui demeura pour lui toujours problématique, voire inconcevable, non pas à partir de ce que la raison et la société peuvent commander comme des devoirs, mais à partir des besoins de l'être humain, à partir de ses passions premières. « Laissant donc tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits et méditant sur les premières et plus simples opérations de l'âme humaine, j'y crois apercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être et à la conservation de nous-mêmes et l'autre

nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible, et principalement nos semblables. C'est du concours et de la combinaison que notre esprit est en état de faire de ces deux principes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité, que me paraissent découler toutes les règles du droit naturel, règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondements, quand par ses développements successifs elle est venue à bout d'étouffer la nature⁹. » Voilà pourquoi pour un rousseauiste – et tous les membres de nos démocraties libérales sont des rousseauistes – la référence ne peut plus être aux devoirs naturels qui remontent à la structure du cosmos, ni aux commandements religieux qui remontent à Dieu ; voilà pourquoi au mieux les devoirs sont toujours dérivés et les droits toujours fondamentaux. Encore une fois, Rousseau a beau être mort depuis longtemps, et la Révolution qu'il a inspirée n'exister que dans les livres d'histoire, nous et nos contemporains vivons sous l'égide des idées qu'il a offertes aux humains et que les humains ont acceptées comme des vérités pour tous, soit un universalisme. Chaque fois qu'on parle des droits de la personne, et on le fait tous les jours au vingt-et-unième siècle, on parle comme un fils de Rousseau.

Si la pensée universaliste a pu avoir des avatars divers, et si c'est une illusion de croire qu'il y a eu un universalisme qui se soit imposé à travers les siècles et par-delà les frontières politiques, il faut s'attendre à ce que le relativisme soit encore moins monolithique. Cependant même si l'illusion de l'univocité est ici plus

9. *Second Discours*, « Préface ».

difficile à entretenir, dans le monde des relativismes il y a aussi des illusions.

Il y a eu des relativismes

Car il y a des illusions d'optique en histoire et en histoire des idées, comme il y a des illusions d'optique dans le monde physique : on peut avoir l'impression que le Soleil tourne autour de la Terre, alors qu'il n'en est rien ; on peut croire que le relativisme est un phénomène nouveau sous le ciel de l'histoire, alors qu'il n'en est rien. Une figure de cette illusion est le lieu commun que le relativisme a un fondement scientifique contemporain : le relativisme serait une extension, par exemple, de la théorie de relativité d'Einstein, qui est pourtant une théorie physique valide à l'échelle de l'univers. Il ne s'agit pas de ridiculiser cette erreur, mais de souligner que les illusions au sujet du relativisme (et de son vis-à-vis l'universalisme) sont tenaces.

Peut-être cette illusion précise, et bien tenace, l'illusion au sujet de la nouveauté du relativisme, tient-elle à l'expérience qu'a chacun de son propre développement : bien des *vérités* enfantines, bien des dogmes parentaux, ne résistent pas à l'expérience de la vie, parce que la réalité est plus complexe que les formules simples qu'un enfant peut comprendre et qu'un parent peut inculquer. On projette alors son expérience personnelle et sa nouveauté, qui souvent libère, mais qui angoisse aussi, sur l'histoire du monde : ce que j'ai découvert, que les opinions de mon enfance ne tiennent pas la route, cette découverte doit être nouvelle non seulement pour moi, mais à l'échelle de l'histoire des idées ; ce qui m'est arrivé tout

dernièrement doit être une découverte aussi jeune que je le suis. En somme, on se prend au sérieux, ce qui est une façon efficace de se disposer aux illusions. Car, malgré le fait que le relativisme se présente lui-même et est perçu d'emblée comme une découverte humaine récente, il est un phénomène presque aussi ancien que la civilisation humaine, et certes aussi ancien que la prétention que l'être humain peut et doit être rationnel. D'ailleurs, comme on l'a déjà indiqué, si le relativisme se pense lui-même à partir d'un affrontement avec les prétentions d'une pensée universaliste, si la pensée universaliste est une tentative de dépasser la constatation de la multiplicité des opinions et des codes, il est plus que normal que les deux phénomènes, universalisme et relativisme, soient pour ainsi dire nées en même temps.

Une autre des raisons pour lesquelles le relativisme peut sembler nouveau, c'est qu'il change de nom à travers les temps, et qu'on ne devine pas que le nom du relativisme de cette époque-ci n'est pas le seul nom qu'a porté cette intuition éternelle. Selon le dictionnaire, le relativisme est la « doctrine d'après laquelle les valeurs (morales, esthétiques) sont relatives aux circonstances (sociales, etc.) et variables » Supposons donc que le relativisme est la proposition qu'il n'y a pas de standard universel du comportement humain et que toute prétention en ce sens est une illusion, peut-être inévitable, mais une illusion malgré tout. Cette proposition s'est présentée sous diverses guises et a porté différents noms, car les circonstances déterminantes de l'illusion peuvent être diverses, et l'effort pour le montrer peut prendre différents chemins. L'idée que les comportements humains sont

différents et, plus important, qu'il est tout à fait impossible de juger desdits comportements, peut s'appeler « conventionnalisme » (toute règle, voire toute proposition est le résultat d'une convention plus ou moins consciente), ou « pyrrhonisme (selon la doctrine d'un philosophe ancien Pyrrhon qui proposait que l'intelligence humaine ne peut rien saisir de solide), ou « déconstruction », voire « déconstructivisme » (on peut déconstruire toute prétention à l'universalisme des jugements et surtout des jugements moraux), ou « historicisme » (les différentes visions du monde ont changé avec le temps parce qu'elles sont le produit de l'Histoire), ou encore « post-modernisme » (la compréhension de l'inévitable relativité de toutes les positions de fond, cette compréhension est le résultat d'un dépassement des prétentions de la rationalité moderne).

Quelques exemples

Mais, encore une fois, le meilleur à faire est sans doute de donner quelques exemples des différents relativismes à travers les siècles. On pourra mieux saisir ce que les relativismes contemporains ont d'éternel et aussi ce qu'ils ont de nouveau.

La première figure du relativisme a bien mauvaise presse. Car quand on dit que quelqu'un fait des sophismes, on prétend qu'il raisonne mal, et même qu'il le fait de plein gré et en pleine conscience. Les sophismes sont le fait des sophistes, et les sophistes sont nés, comme tant d'autres choses qui appartiennent à l'Occident, en Grèce durant le siècle de Périclès. Les sophistes étaient les premiers professeurs de la civilisation occidentale, et leur premier message

était que les codes de comportement, et les explications mythiques, ne valaient pas grand-chose, ou encore que tout cela était relatif: on peut dire qu'ils ont été les premiers conventionnalistes. Cette idée a trouvé des expressions classiques, comme le «L'homme est la mesure de toutes choses» du sophiste Protagoras, et le «la justice est l'avantage du plus fort» d'un autre sophiste qui portait le nom Thrasymaque. Donner ces deux noms, c'est suggérer, en même temps, celui de leur adversaire, Socrate. Or on présente Socrate comme celui qui protégeait le bon sens contre l'attaque des sophistes. C'est vrai en partie sans doute. Mais il est vrai aussi que Socrate n'offrait pas grand-chose pour rétablir les dogmes que minaient les sophistes. Et pour chaque Platon et chaque Aristote qu'on peut offrir comme exemple de l'influence universaliste de Socrate, il est possible de signaler des sceptiques, des pyrrhoniens, des académiciens. Or les membres de ces écoles philosophiques anciennes se disaient tous des disciples de Socrate et prétendaient que la vérité saisissable par la raison humaine n'atteignait pas des principes bien solides sur le plan pratique, ni même sur le plan théorique. Il n'en reste pas moins que l'Antiquité présente en gros, à travers la figure de Socrate, une exigence de vérité qui se fonde dans les moyens de la raison et dans les règles de la nature ou du cosmos. Car un sceptique, comme le dit le mot grec *sképtikos*, est quelqu'un qui, pour trouver les bases d'une vie humaine, cherche (*sképtéi*) dans la nature au moyen de sa raison, et non quelqu'un qui se tourne vers autre chose et se fie à un autre moyen de penser. En somme, le conventionnalisme ancien gardait un horizon rationnel certain.

Quoi qu'il en soit des relativismes anciens, il y a eu aussi des scepticismes modernes. Et la civilisation française en offre de grands exemples : Montaigne, Pascal et Montesquieu, pour ne nommer que ces trois-là. Or, si le statut de Montaigne est des plus problématiques, quelque chose de nouveau se profile chez les deux derniers penseurs. Car leur scepticisme n'est que le premier temps d'une proposition nouvelle, d'une réflexion qui met en place une éthique nouvelle. Ainsi Pascal s'attaque aux prétentions de la raison pour mieux disposer aux énergies du cœur, c'est-à-dire du cœur de l'homme religieux. Tous connaissent et citent la célèbre phrase : « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas. » La plupart des gens comprennent alors que le monde des émotions a sa propre logique et qu'il est aussi respectable que celui de la science. Pascal aurait sans doute reconnu la vérité de cette interprétation, mais pour ajouter qu'en dernière analyse, elle n'a rien à voir avec ce qu'il proposait. Car le cœur dont parle Pascal est le cœur de l'homme de foi, et, dans son cas, le cœur du chrétien. Il s'agit donc pour lui de proposer que les raisons irrationnelles, ou transrationnelles, du cœur, et donc de la foi chrétienne, sont plus vraies que les raisons de la raison. Sans doute, l'esprit de géométrie découvre-t-il des vérités, mais ces vérités ne portent pas à conséquence, du moins quand il s'agit de la vie dans sa totalité. Sans doute, le domaine de la science peut souffrir d'être arpenté par la seule raison, laquelle produit l'esprit de géométrie ; il est même bon qu'il en soit ainsi, et Pascal est un des plus grands des esprits scientifiques occidentaux. Mais les questions essentielles, les questions de comportement, soit les questions de vie et

de mort, de bien et de mal, et de justice et d'injustice, ne peuvent pas se régler par l'esprit de géométrie : il faut un esprit de finesse qui tienne compte, d'abord et avant tout, de ce qu'enseigne le cœur, et donc la foi.

À travers le cas de Pascal, on voit que le relativisme est tout à fait compatible avec l'universalisme, et même l'universalisme religieux. En un sens, pour Pascal, le relativisme est une pile dont l'universalisme religieux est la face : ce sont les deux côtés de la même pièce de monnaie, et elles constituent bel et bien la pièce de monnaie, dont son *Apologie de la religion chrétienne* devait sans doute montrer les deux faces. De façon semblable, un penseur comme Montesquieu se servira du relativisme comme premier moment d'une analyse politique. Or la suite de cette analyse conduira à établir les principes d'une grande tolérance pour les différents régimes et les différents ensembles législatifs. Et cette ouverture de l'esprit des êtres humains à l'esprit des lois, ou plutôt aux différents esprits des différentes législations, est accompagnée d'une argumentation discrète, mais soutenue, pour un régime de droits naturels et universels : la liberté est le plus grand bien, et le commerce est une bonne chose, un instrument, qui conduit à ce plus grand des biens, et les meilleurs régimes entretiennent le commerce économique, mais aussi le commerce entre les humains. En fin de compte, Montesquieu qui, au contraire de Rousseau, ne prétend pas avoir découvert l'homme dans l'état de nature, arrive, à travers une analyse relativiste, à une figure assez semblable des droits de l'homme à la manière de Rousseau : la nature et la raison, diminuées sans doute, survivent aux constatations que livrent

l'histoire, la sociologie et l'anthropologie. Mais l'alliance entre le relativisme et l'universalisme n'était pas obligatoire : après avoir quitté ses maîtres conjugués que sont Rousseau et Montesquieu, le relativisme modéré allié aux droits modernes a continué de s'éduquer, et il s'est mué pour donner le relativisme radical de la pensée dite post-moderne.

Car à l'époque contemporaine, le relativisme a réussi à miner les prétentions des droits de la personne, ou du moins leur figure universaliste. L'argument de base est assez simple : il est impossible de prouver que la raison et la nature soient des concepts qui vont de soi ; au contraire, on peut montrer sans trop de difficulté que les *choses* qui portent ces noms sont des acquisitions historiques et qu'elles appartiennent à des civilisations données ; en conséquence, les droits de l'homme sont problématiques dans leurs fondements mêmes ; ceci au moins est sûr, pour appuyer une façon de vivre, la personne ne peut trouver dans la raison et la nature un argument plus solide que la tradition locale ; mieux encore, la tradition locale, celle de *mon* groupe, qui est ainsi *ma* tradition, peut valoir plus encore que la raison qui n'appartient à personne et qui a tendance à me désincarner. En dernière analyse, chaque individu a donc à choisir pour soi ce qui sera la valeur qu'il privilégiera et, en fin de compte, quels seront les droits qu'il respectera. On peut signaler bien des penseurs qui ont conforté cette façon d'approcher la vie et la justice et la pensée. Citons pour mémoire les mots d'un des plus célèbres d'entre eux, Sartre, qui expliquait comme suit ce que l'existentialisme proposait : « Ainsi il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu

pour la concevoir. L'homme est seulement, non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut ; et comme il se conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence, l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait ¹⁰. » En somme, l'homme s'est fait, comme le prouve la multiplicité des morales à travers le temps, et il se fait encore et toujours comme le prouve la multiplicité des civilisations qui s'affrontent, et donc il se fera à l'avenir ; mais à l'avenir il se fera sans espoir et dans l'angoisse, soit en sachant qu'il se fait seul et sans repère absolu, ou universels. On mesurera le pouvoir d'une pensée semblable quand on se souviendra que Simone De Beauvoir, par exemple, revendique explicitement la pensée de Sartre quand elle aborde les questions de l'existence des femmes ¹¹.

Mais après avoir fait un rapide tour d'horizon, ou plutôt un tour des deux horizons que sont le relativisme et l'universalisme, il faut tenter de les comprendre un peu mieux et d'abord de les comprendre dans leur dialogue public et philosophique.

10. *L'existentialisme est un humanisme*.

11. *Deuxième Sexe*, « Introduction ». – On trouvera dans le dernier numéro de la revue *Argument* (10.2), un dossier « Les filles de Simone », qui traite de l'importance, problématique, de Simone De Beauvoir en ce qui a trait au féminisme québécois. – En France, le livre de Sylvie Agacinski, *Politique des sexes*, donne un exemple d'une réflexion féministe contemporaine beauvoirienne et pourtant critique.

Rhétoriques opposées et inversées

Une pensée n'est pas seulement une pensée pour celui qui la pense : sauf exception dont nous ne pouvons pas avoir l'expérience, celui qui possède une pensée, ou est possédée par elle, cherche à la répandre, il cherche à conquérir d'autres esprits, il cherche à persuader. Ce qui veut dire que toute pensée produit une rhétorique. Il y a donc pour ainsi dire un ton de voix qui correspond aux mots qu'on dit et aux idées qu'on exprime. Ce que Nietzsche exprime ainsi : « C'est ainsi que se méprendre sur le rythme d'une phrase, c'est se méprendre sur le sens même de la phrase¹². » Ainsi examiner les rhétoriques de l'universalisme et du relativisme, c'est encore et toujours apprendre à les connaître. On croirait que ces deux options fondamentales possèdent chacune une rhétorique typique, un ton de voix qui découle de leur *nature*. C'est vrai sans doute. Mais encore une fois, les choses sont plus compliquées qu'elles n'apparaissent à première vue.

On peut dire que le relativisme se présente d'emblée comme une pensée qui renverse les prétendues évidences : elle se conçoit comme une révolution copernicienne des idées. De la même façon qu'il faut une révolution de la sensibilité pour *voir* que le Soleil ne tourne pas autour d'une Terre stable, mais que la Terre tourne autour d'un Soleil qui tourne lui-même dans une galaxie, laquelle s'élance dans le vide infini ; de la même façon, pour devenir relativiste, il faut renverser la façon de penser *naturelle*. Ladite façon de penser prétend, sans trop s'expliquer, qu'il y a une

12. *Par-delà bien et mal*, § 246.

nature accessible à l'intelligence humaine soit par la raison soit encore par un cadeau de ce qu'il y a de meilleur dans la nature, une nature donc qui permet d'éclairer les décisions humaines. Le relativisme se sépare, non se coupe avec violence, de cette supposition réconfortante; il participe donc toujours déjà d'une sorte de transgression, d'une révolte contre le père qui réconforte l'enfant en nous. Or le père peut avoir bien des figures: celle de la patrie et de ses valeurs trop particulières, ou, comme le voulait Voltaire, celle de l'Infâme qu'il faut chercher à écraser avant qu'elle ne nous écrase, ou encore celle du bourgeois qui est l'ennemi emblématique, et toujours renaissant, des révolutionnaires communistes ou anarchistes ou verts.

Mais il est nécessaire de percevoir aussi que la pensée universaliste peut être tout aussi révolutionnaire et parler un langage semblable à celui du relativisme: la pensée universaliste est elle aussi déstabilisante pour les pères et ceux qui veulent suivre les pères. Car quand on a saisi la vérité des choses, on peut se rendre compte, voire il est inévitable qu'on se rende compte, que la vérité ressemble bien peu à ce que les opinions courantes et autorisées proposent: la nature est une idée qui peut faire sauter toutes les traditions du simple fait de se présenter sur la place publique. Ainsi c'est en répétant sans cesse le nom de la nature que les révolutionnaires français se sont attaqués au roi, soit au père de la nation, et, comme il a déjà été suggéré, au début de l'histoire de la philosophie occidentale, la raison a été perçue comme une innovation dangereuse. Et aujourd'hui les droits naturels, et les chartes qui les expriment, sont des

arguments contre les tyrannies les plus violentes et les coutumes les plus anciennes.

En revanche, si la raison peut renverser les standards reçus, il est inévitable qu'elle se pose une question sur sa tendance à poser des questions et qu'elle remette en question la possibilité de remettre en question. Par un étrange retournement des choses, mais en même temps par une loi nécessaire de la réflexion, la raison peut servir à mettre en doute la raison, et l'on peut trouver des raisons pour ne plus faire confiance à la raison. Ce qu'un penseur comme Nietzsche peut formuler comme suit : « Peu à peu, j'ai appris à discerner ce que toute grande philosophie a été jusqu'à ce jour : la confession de son auteur, des sortes de mémoires involontaires et qui n'étaient pas pris pour tels ; de même, j'ai reconnu que les intentions morales (ou immorales) constituaient le germe proprement dit de toute philosophie ¹³. » On arrive ainsi à l'étonnante possibilité, inévitable pourtant, que la raison universaliste contribue à faire disparaître la raison universaliste.

En revanche, il n'y a pas de doute que la raison et la nature sont appelées comme témoins de la plupart des conservatismes ainsi que des restaurations faites après une révolution. La raison vise ce qui est toujours et partout, et l'humain qui raisonne a l'impression de trouver dans la nature ce qui ne change pas et de découvrir partout le même fond qui perdure malgré tous les changements qu'on rencontre ici et là. Voilà pourquoi la raison et la nature semblent avoir des affinités avec les conservateurs de tout acabit. Mais

13. *Par-delà bien et mal*, § 6.

cette prérogative appartient aussi au relativisme le plus poussé : puisque les positions intellectuelles et les comportements dont elles rendent compte n'ont aucun fondement, il devient ridicule de vouloir changer, puisque ce qui remplacera ce qui est n'aura pas plus de légitimité que ce qui est remplacé. Or ce qui est déjà là, la tradition, a l'avantage insigne de coller de près à ce qu'on est : le destin insondable a présidé à ma naissance, mais aussi à toutes les influences qui ont constitué ce que je suis ou plutôt ce que je suis devenu ; en conséquence, je suis plus près de moi si j'assume ce que le destin a fait de moi que si je prétends inventer ce que je serai. C'est ainsi qu'on conclura que les droits de la personne sont une figure aliénante de la possibilité humaine ; c'est ainsi qu'on prétendra que l'aliénation la plus grave est de tenter de se libérer des coutumes, des religions, des relations de pouvoir : il est plus dépersonnalisant, soutiendra-t-on, de quitter l'héritage du père et de s'imaginer qu'on est un être universel, ou quelqu'un qui rejoint l'universel, que d'assumer le quelqu'un que je suis parce que j'ai été formé ainsi ici et maintenant et en deçà de l'universel qu'on dit partout et toujours. Mon identité me vient d'abord de ce qu'on appelle de nos jours l'identitaire, et le premier droit de la personne est de mettre en doute les droits de la personne pour mieux sauver la chose la plus précieuse : ce que je suis, c'est-à-dire ce que le destin a fait de moi.

Reprenons donc. À première vue, il semble évident que le relativisme est une position plus ouverte et certes plus révolutionnaire que l'universalisme : voilà pourquoi sa rhétorique épouse la nouveauté comme sa femme légitime. On a déjà signalé que le relativisme

paraît être plus innovateur, plus jeune, plus récent que l'universalisme. Que peut-il y avoir de plus surprenant ou de plus dérangeant et, en fin de compte, de plus libérant que ceci : suggérer ou même affirmer, voire crier sur les toits la fin des dogmes que véhiculent les mots de tous les jours, les morales *demandantes* et les systèmes politiques qui, par leur nature même, cherchent à imposer une orthodoxie à l'ensemble de ceux qui vivent sous eux ? L'histoire donne raison en partie à cette impression : toute innovation sociale est accompagnée d'une remise en question, voire d'une critique systématique, de la pensée qui la soutient et la sous-tend ; il faut faire place nette quand on cherche à remplacer une idéologie ou des traditions bien ancrées, et le relativisme est un excellent récurant intellectuel.

En revanche, le relativisme s'adapte bien au conservatisme le plus lourd. Car comment choisir de quitter une façon de faire si ce n'est parce qu'on croit avoir trouvé mieux, plus vrai, plus conforme à ce qui est. Si tous les choix éthiques, les valeurs et les comportements sont le produit du hasard, ou de la société, ou de l'histoire, il n'y a aucun moyen de décider de les abandonner, si ce n'est en trouvant un nouveau quelque chose qui doit être lui aussi le produit de forces aveugles, différentes sans doute (sans quoi on choisirait les mêmes choses, et l'on évaluerait de la même façon, et l'on imaginerait les mêmes comportements). L'homme et la femme qui parlent de droit naturel et qui affirment que tous les humains sont mesurés par la même réalité sont donc perçus comme des esclaves *ontologiques* qui s'ignorent : quand ils parlent, ils agissent sous l'emprise de forces différentes sans doute de celles de la tradition

ordinaire, mais ce sont des forces en fin de compte tout à fait aussi arbitraires que ce qu'ils prétendent quitter. La vérité finale du relativisme ultime est la suivante : les hommes et les femmes voient et aiment ce qu'ils ont appris à voir et à aimer, ils ne peuvent pas voir et aimer autre chose, à moins d'avoir reçu une autre formation qui est aussi absurde que la première. Le choix de respecter ce que le destin a imposé à tel humain ou à tel groupe d'humains plutôt que d'y échapper par une adhésion à du nouveau, de l'inédit ou du dérangeant, ce choix est aussi respectable que celui du conservateur le plus sclérosé et inconscient et que celui du révolutionnaire le plus généreux. En fin de compte, on peut craindre que le choix ne soit commandé par le tempérament biopsychologique de chacun, c'est-à-dire par ce qui est le plus instable et le plus inhumain des dimensions humaines, mais cette crainte fait partie de la vie consciente. Il serait facile de montrer, en consultant l'histoire des idées et l'histoire tout court, qu'un conservatisme politique qui fait bonne compagnie avec la tyrannie est aussi souvent un effet du relativisme que le sont la réforme politique et l'innovation sociale.

Ce n'est pas un hasard sans doute si les clowns de Samuel Beckett sont la figure théâtrale de la condition humaine contemporaine. Vladimir et d'Estragon, qui ont entendu la déconstruction de la pensée des droits de l'homme par un esclave aveugle qui s'appelle Lucky¹⁴, ne savent pas quoi faire... Ils

14. Voici les mots délirants de Lucky : « Étant donné l'existence telle qu'elle jaillit des récents travaux publics de Poinçon et Wattmann d'un Dieu personnel quaquaquaqua à

barbe blanche quaqu hors du temps de l'étendue qui du haut de sa divine apathie sa divine athambie sa divine aphasie nous aime bien à quelques exceptions près on ne sait pourquoi mais ça viendra et souffre à l'instar de la divine Miranda avec ceux qui sont on ne sait pourquoi mais on a le temps dans le tourment dans les feux dont les feux les flammes pour peu que ça dure encore un peu et qui peut en douter mettront à la fin le feu aux poutres assavoir porteront l'enfer aux nues si bleues par moments encore aujourd'hui et calmes si calmes d'un calme qui pour être intermittent n'en est pas moins le bienvenu mais n'anticipons pas et attendu d'autre part qu'à la suite des recherches inachevées n'anticipons pas des recherches inachevées mais néanmoins couronnées de l'Acacacadémie d'Anthropopométrie de Berne-en-Bresse de Testu et Conard il est établi sans autre possibilité d'erreur que celle afférente aux calculs humains qu'à la suite des recherches inachevées inachevées de Testu et Conard il est établi tabli tabli ce qui suit qui suit qui suit assavoir mais n'anticipons pas on ne sait pourquoi à la suite des travaux de Poinçon et de Wattmann il apparaît aussi clairement si clairement qu'en vue des labeurs de Fartov et Belcher inachevés inachevés on ne sait pourquoi Testu et Conard inachevés inachevés il apparaît que l'homme contrairement à l'opinion contraire que l'homme en Bresse de Testu et Conard que l'homme enfin bref que l'homme en bref enfin malgré les progrès de l'alimentation et de l'élimination des déchets est en train de maigrir et en même temps parallèlement on ne sait pourquoi malgré l'essor de la culture physique de la pratique des sports tels tels tels le tennis le football la course à pied et à bicyclette la natation l'équitation l'aviation la conation le tennis la camogie le patinage et sur glace et sur asphalte le tennis l'aviation les sports les sports d'hiver d'été d'automne d'automne le tennis sur gazon sur sapin et sur terre battue l'aviation le tennis le hockey sur terre sur

mer et dans les airs la pénicilline et succédanés bref je reprends en même temps parallèlement de rapetisser on ne sait pourquoi malgré le tennis je reprends l'aviation le golf tant à neuf qu'à dix-huit trous le tennis sur glace bref on ne sait pourquoi en Seine Seine-et-Oise Seine-et-Marne Marne-et-Oise assavoir en même temps parallèlement on ne sait pourquoi de maigrir rétrécir je reprends Oise Marne bref la perte sèche par tête de pipe depuis la mort de Voltaire étant de l'ordre de deux doigts cent grammes par tête de pipe environ en moyenne à peu près en chiffres ronds bon poids déshabillé en Normandie on ne sait pourquoi bref enfin peu importe les faits sont là et considérant d'autre part ce qui est encore plus grave qu'à la lumière la lumière des expériences en cours de Steinweg et Petermann il ressort ce qui est encore plus grave à la lumière la lumière des expériences abandonnées de Steinweg et Petermann qu'à la campagne à la montagne et au bord de la mer et des cours d'eau et de feu l'air est le même et la terre assavoir l'air et la terre par les grands froids l'air et la terre faits pour les pierres par les grands froids hélas au septième de leur ère l'éther la terre la mer pour les pierres par les grands fonds les grands froids sur mer sur terre et dans les airs peuchère je reprends on ne sait pourquoi malgré le tennis les faits sont là on ne sait pourquoi je reprends au suivant bref enfin hélas au suivant pour les pierres qui peut en douter je reprends mais n'anticipons pas je reprends la tête en même temps parallèlement on ne sait pourquoi malgré le tennis au suivant la barbe les flammes les pleurs les pierres si bleues si calmes hélas la tête la tête la tête la tête en Normandie malgré le tennis les labeurs abandonnés inachevés plus grave les pierres bref je reprends hélas hélas abandonnés inachevés la tête la tête en Normandie malgré le tennis la tête hélas les pierres Conard Conard... (*Mêlée. Lucky pousse encore quelques vociférations.*) Tennis!... Les pierres!... Si calmes!... Conard!... Inachevés!... »

attendent Godot au début et à la fin du premier acte, puis au début et à la fin du second acte; en fin de compte, ils ne font rien d'autre qu'attendre; ils sont fidèles à eux-mêmes, quand ils parlent de bouger, voire de s'en aller, mais ils ne bougent pas.

Sans doute serait-il possible de se moquer de cette situation caricaturale, et y voir un argument sans réponse contre le relativisme contemporain. Mais il faut reconnaître que des difficultés et des paradoxes différents appartiennent à la position universaliste contemporaine, celle des droits de la personne tous azimuts. Et d'abord force est de reconnaître que les penseurs universalistes ont souvent été récupérés par ceux qui menaient les choses politiques et qui voulaient qu'elles ne changent pas. Si attendre Godot conduit à ne rien faire, prétendre qu'on a rencontré Godot permet de conclure qu'on est mandaté par lui pour régler les choses et surtout pour que ces règles ne changent jamais.

De plus, il est incontournable que l'universalisme ne conduit pas seulement à faire quelque chose, comme on dit, mais encore à défendre ses valeurs et à s'efforcer de les répandre. Pour le dire autrement, l'universalisme n'est pas seulement pacifique: il est violent quand il s'agit de défendre les façons de faire anciennes, et tout aussi violent quand il s'agit de rétablir les droits naturels. Sans doute, faut-il savoir défendre ce qu'on croit être vrai et bon: une idée du bien implique une police qui puisse protéger les honnêtes gens contre les malfaiteurs. Mais s'il est de bon ton de parler des guerres de religion et de les

critiquer, il sera nécessaire, quand on voudra être logique, de rappeler que les prétentions universalistes athées ont souvent été mises au service de la violence et qu'elles n'ont pas pu *avancer* sans qu'il y ait des victimes. On peut ainsi rappeler que l'image de Vladimir et Estragon, inefficaces mais pacifiques, a une réplique, celle de la *Liberté guidant le peuple*. Car Delacroix a créé une image saisissante des droits de l'homme et de la liberté avançant pour ainsi dire sur le théâtre de l'histoire qui vaut l'immobilité des clowns de Beckett. Quoiqu'elle soit *vieille* de près de deux cents ans, cette peinture est encore notre contemporain.



Certes elle a vieilli en un sens, et on pourrait sans doute signaler le sexisme de la peinture : la liberté est femme selon l'image de Delacroix, mais, malgré ce qu'elle suggère à première vue, les femmes ne luttent pas pour la liberté ; la lutte pour la liberté est affaire d'hommes, et les femmes sont des symboles, des inspiratrices ou des égéries, mais non de vraies agentes. Pour cette fois-ci, le plus important à souligner est ce qui se trouve à l'avant de l'image, soient les cadavres qui jonchent le sol et qui sont piétinés par les révolutionnaires : peut-être les droits de l'homme et la liberté inspirent-ils les hommes, mais on affirme la liberté par la violence, on la rend efficace par la mort. En somme, la femme Liberté porte un fusil symbolique dans la main droite, et les hommes qui l'accompagnent et qui imposent sa victoire utilisent les fusils efficaces et les sabres aiguisés qu'ils portent dans leur main pour produire les cadavres qu'ils piétinent. La liberté et sa sœur l'égalité, prétend-on, viennent avec la fraternité, comme le veut la devise révolutionnaire ; mais la liberté et l'égalité se sont imposées par le meurtre, tout autant que par la parole. Cette alliance problématique est, pour beaucoup, la preuve historique que l'universalisme est inacceptable d'emblée, quelles que soient les raisons d'État qu'on puisse offrir par la suite. Et comme on le sait, le cœur, post-religieux, a des raisons que la raison ne connaît pas, et reconnaît des preuves que la raison ne reconnaît pas.

En somme, le paradoxe final de cette réflexion sera sans doute que la liberté et l'égalité, qui sont les valeurs les plus importantes de notre temps, semblent

soutenues, et menacées, à la fois par le relativisme et par l'universalisme. Il faudrait un doigté fin pour s'assurer que ces façons de penser si opposées servent ce qui est le meilleur pour les êtres humains, hommes et femmes. Il faut espérer que le fait de mieux comprendre le relativisme et l'universalisme, de mieux saisir les figures qu'ils ont prises avant d'arriver à notre époque, et de mieux entendre la rhétorique de l'une et l'autre ensemble, aide ceux qui doivent décider et ceux qui conseillent ceux qui doivent décider.